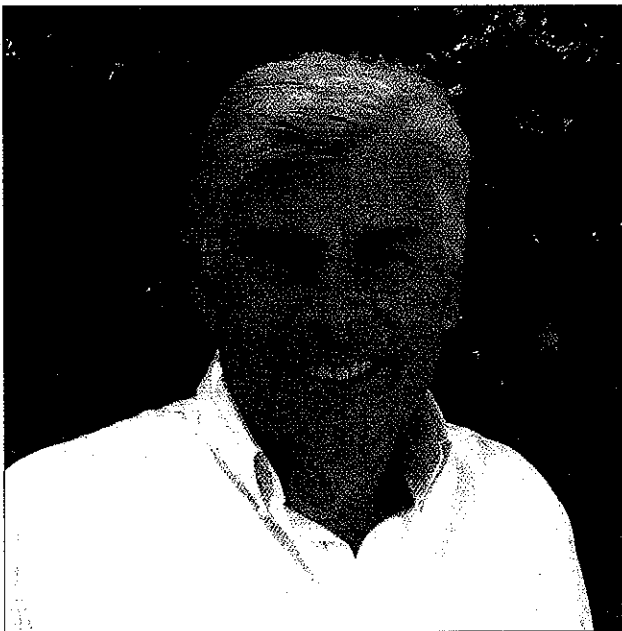


Faire de la richesse un bien commun



Philippe Derudder est à la tête d'une entreprise familiale en plein développement, prospérité qui, paradoxalement, le contraint à de nombreux licenciements. Cette situation le conduit à un questionnement sur nos manières de produire, distribuer et consommer, et de là sur le sens même de la vie. Ayant démissionné de toutes ses fonctions, il explore et expérimente ce qu'il appelle la dynamique de pénurie et d'abondance, les rouages de l'économie, notamment le système de création monétaire, s'attachant à redéfinir l'économie en tenant compte de l'éthique, de l'écologie et des besoins profonds des êtres humains. Une démarche qu'il poursuit par le conseil en entreprise, la publication de livres, des conférences et des séminaires, en cherchant à valoriser les projets alternatifs.

entretien avec

Philippe Derudder

Pouvez-vous retracer pour nous les étapes principales de votre parcours ?

J'avais vingt ans, en 1968, lorsque je suis entré comme coursier dans l'entreprise de mon père. La PME avait été fondée en 1905 par mon grand-père. Ce travail m'enthousiasmait car il était pragmatique. J'ai appris le métier sur le terrain pendant une bonne dizaine d'années en passant par tous les services. En 1981 – j'avais alors trente-trois ans –, mon père a pris sa retraite et j'ai pris la direction de l'affaire. A cette époque, nous avions une seule agence, au Havre, et cinquante employés. Les gens m'appréciaient car, à leurs yeux, je n'étais pas un « fils à papa » !

La première partie de ma carrière s'est déroulée pendant les « Trente Glorieuses ». A cette époque, on trouvait facilement du travail et des clients. Dans l'entreprise, nous n'avions pas de service commercial. Mon père ne se déplaçait pas chez les clients pour prospecter. Ils venaient dans nos bureaux, avec leur bilan, pour montrer qu'ils avaient une affaire saine. Nous étions dans un monde complètement différent de celui d'aujourd'hui. Un des critères de la réussite reposait sur l'excellence des prestations. Gagner de l'argent était le résultat d'un travail bien fait.

Peu à peu, le monde a changé. La production et les offres ont dépassé les demandes. La concurrence s'est faite de plus en plus rude et nous n'étions pas préparés

à ce changement. C'est alors que nous avons dû licencier des employés, non pas à cause de la concurrence, mais de la modernisation et de l'informatisation de l'entreprise. Certains postes de secrétaires, par exemple ne se justifiaient plus. Cela fut terrible pour moi de licencier douze personnes. Certaines d'entre elles étaient dans l'entreprise depuis 15 ou 20 ans et m'avaient appris le métier. Ce fut un premier électrochoc. Je ne comprenais pas qu'une entreprise, qui était en pleine expansion, soit contrainte de licencier des employés. C'était injuste ! Cela a fragilisé ma croyance dans le système.

Après cette crise, l'entreprise a véritablement explosé. Nous avons ouvert des agences à Marseille, Rotterdam, Anvers, Bangkok, Hong-Kong... J'ai continué mon ascension. Je réussissais... mais seulement dans mon entreprise ! Car, à l'intérieur de moi, il régnait un grand chaos. D'un côté, je me laissais griser par le succès ; je baignais dans un monde où les gens se congratulent, s'invitent à des cocktails et s'appellent « président ». C'était très reconfortant de recevoir enfin de la reconnaissance alors que je n'avais aucune confiance en moi. Mais de l'autre côté, je sentais pleurer ma fibre humaniste, ma conscience qui questionnait. Plus le temps passait et plus je me voyais exercer mon métier, non comme je l'aurais voulu, mais comme la logique du système l'exigeait. Réussite à l'extérieur, oui, mais déchirure de plus en plus grande à l'intérieur. Après trois ans de dépression, en 1992, je décidai de quitter l'entreprise.

Quinze jours après mon départ, j'ai ouvert un cabinet de formation pour les chefs d'entreprise. J'avais vendu des actions et accumulé un capital. Je voulais que cet argent serve à une belle œuvre entrepreneuriale. Mon objectif était d'aider les patrons à pratiquer un management plus humain et plus respectueux. Je pensais avoir une vision et une connaissance du monde, de l'économie et des relations humaines qui légitimaient ce projet. J'ai alors réalisé de belles plaquettes de présentation, mis en place un important département marketing, bref, mis en œuvre tous les outils de « réussite » que je connaissais... mais aucun client n'est venu ! Ce fut un fiasco total ! J'avais une belle vision, mais elle était trop intellectuelle et dépourvue d'ancrage. Cela, bien sûr, je ne m'en apercevais pas.

Dès lors, j'ai connu une longue traversée du désert

et expérimenté le dépouillement. Je me suis retrouvé sans argent. J'ai perdu tous mes points de repères. Je n'avais plus aucun succès. Je me sentais profondément inutile. Ce fut une période de grande descente intérieure. Mais c'est grâce à cette traversée du désert que j'ai pu continuer mon travail d'introspection qui m'a conduit vers une compréhension plus fine de moi-même et du monde.

De 1992 à 1998, vous vous interrogez sur les causes et la nature de la pauvreté, de la misère, sur les rouages de l'économie. Vous écrivez un premier livre : La renaissance du plein emploi ou la forêt derrière l'arbre, mais vous ne vous posez encore aucune question de fond sur ce qu'est réellement l'argent...

Il n'existe pas de moyen plus efficace pour prendre le contrôle d'une nation que de diriger son système de crédit (monétaire).

Andrew Gause,
historien de la monnaie

Oui. Comme tout le monde, je pensais qu'il fallait avoir de l'argent, un point c'est tout. La renaissance du plein emploi a beaucoup intéressé un

économiste éclairé, Michel Tavernier, fondateur de l'association AISE (Association Internationale pour le Soutien à l'Ecosophie). Je rencontrais également un autre économiste-philosophe, Gilbert Thiaffey, co-fondateur de AISE. Tous deux m'ont fait découvrir le travail de Jacques Dartan. Selon eux, il manquait une dimension dans mon analyse du système économique. Ces trois personnes, aujourd'hui disparues, m'ont transmis leurs connaissances et les fruits de leurs recherches récoltés durant trente ans.

Ils ont éclairé ma lanterne sur le fait que l'argent n'existe pas, qu'il n'a aucune valeur... Qu'il n'est, en réalité, qu'une somme d'unités de compte créée de toutes pièces par la volonté humaine. L'argent repose sur des règles de jeu établies par le système bancaire. Lorsque les gens ont besoin d'argent, ils se tournent vers les banques pour emprunter en vue de réaliser tel ou tel projet. Celles-ci exigent, bien sûr, que celui qui emprunte entre dans certains critères de solvabilité. Nous pensons, le plus souvent, que l'argent déposé par les uns devient le prêt des autres. Cela est vrai, mais en petite partie seulement. La chose la plus importante à comprendre est que nous sommes tous, particuliers, banques et entreprises, pris dans un système d'« argent-dette ».

Pour imaginer cela, je prendrai une métaphore, celle du bassin. Au départ du processus, le bassin est vide.

Cela signifie qu'il n'y a pas d'argent dans la société. Or, il y a une demande d'argent, un besoin d'eau. Les gens ont soif ! La démarche naturelle consiste à aller vers celui qui détient le pouvoir d'ouvrir (et, donc, de fermer) le robinet. Lorsque le robinet est ouvert, il y a du crédit. Mais cet argent, en réalité, vient de nulle part. C'est une « écriture » (monnaie scripturale) passée sur un compte sur la seule confiance que l'emprunteur sera capable de rembourser l'argent avec un intérêt. A partir de ce moment-là, le bassin commence à se remplir. Ce bassin n'est pas autre chose que notre vie économique. Comme l'eau, l'argent circule, coule, passe de mini-bassins en mini-bassins, des entreprises aux employés (comme les salaires), des banques aux entreprises (comme les prêts d'investissement), des banques aux particuliers (comme les prêts à la consommation). N'oublions pas aussi que, dans ce bassin économique, il y a l'Etat et les collectivités locales, qui perçoivent des impôts et des taxes et qui empruntent aussi...

Mais qui dit emprunt, dit remboursement. Cela c'est la bonde d'évacuation. Nous sommes donc pris dans un grand flux. Tous les jours des crédits sont consentis : alimentation ; tous les jours des crédits sont remboursés : évacuation. Le niveau d'eau dans le bassin (masse monétaire) dépend du rapport qui existe entre le débit d'alimentation et le débit d'évacuation. Or, un crédit est toujours assorti d'un intérêt qui n'est pas crédité à votre compte. Ce que vous devez rembourser est toujours plus élevé que ce que vous avez emprunté. Comment résoudre ce problème de « lavabo qui fuit » ? Une seule parade pour éviter que le bassin ne se vide : augmenter en permanence le débit d'alimentation. C'est là que la croissance, dont on nous rebat les oreilles, trouve sa raison d'être. Pour pouvoir rembourser le capital et l'intérêt, il faut que la société consomme toujours plus et ait donc toujours plus de besoin d'argent-dette... Voyez dans quel pétrin on s'est mis !

D'une part, on est dans un monde où l'urgence écologique nous invite à la décroissance, mais si on s'engage dans cette voie, c'est le système économique qui explose. D'autre part, la logique économique impose une croissance infinie, mais c'est alors la planète qui jette l'éponge, et nous avec...

Accessoirement, vous aurez remarqué que, du fait que nous devons tous davantage que ce qui nous a été prêté, cela nous met, malgré nous, en position de compétition car nous devons trouver dans la société, cet intérêt qui nous manque. Et comme nous sommes tous logés à la même enseigne, il y a des gagnants et des perdants. Cette logique économique, que l'on veut nous faire admettre comme la meilleure et incontournable, nous condamne en réalité à une folie suicidaire, car,

pour gagner notre vie, nous ne pouvons qu'être en guerre contre les autres et ravager la planète.

A vos yeux, il faudrait que l'argent soit mis au service des gens, que l'on donne à la monnaie une dimension sociale et pas seulement économique ?

Sans doute, mais on ne peut parvenir à cela que si l'on comprend les mécanismes et la logique du système. Sinon, on se borne à soigner les symptômes et pas les causes. Or, il règne à ce niveau une immense ignorance entretenue. La plupart des économistes nous parlent, à propos de ces mécanismes, de choses tellement compliquées, que personne n'y comprend rien. On ne change les choses que lorsqu'on en souffre. Comment les peuples pourraient-ils faire pression pour une autre gouvernance de l'argent dès lors qu'ils ne l'identifient pas comme une des causes majeures de leur souffrance ? Je voudrais donc que les gens saisissent combien le système nous tient et nous dirige malgré nous pour notre malheur. Je voudrais qu'ils comprennent que celui qui détient le pouvoir de créer l'argent – c'est-à-dire tout le système bancaire mondial – tient en laisse tous ceux qui en ont besoin. Les banquiers, qui détiennent seuls le pouvoir d'actionner le « robinet » ont un pouvoir exorbitant qui ne leur revient pas légitimement !

Vulgariser l'économie réelle, faire en sorte qu'une autre information que celle colportée par le conditionnement ambiant parvienne aux gens, tel est mon objectif prioritaire. Il s'agit de libérer la pensée des fausses vérités économiques qui nous tiennent prisonniers de ce train fou, et rendre ainsi possible la vision et l'incarnation d'une nouvelle économie fondée sur le partage et la coopération au lieu de l'accumulation et de la compétition.

Quelles sont les valeurs qui fondent votre vision du monde et votre regard sur l'économie ?

Il faut inverser complètement la logique du système et définir autrement les notions de valeurs et de richesses. Je le répète, l'argent n'a aucune valeur en soi. Si j'ai un million d'euros sur mon compte en banque, je ne possède; en réalité, qu'un million d'unités de compte. Celles-ci n'ont de valeur que par rapport à ce que je peux acheter. Prenons un exemple. A la suite d'un accident d'avion, je me retrouve dans le désert et je suis en train de mourir de soif. Ce million, je serai sans doute prêt à le céder au premier bédouin contre une gourde d'eau. Est-ce l'argent qui vaut « un million » ? Non, c'est la valeur que je donne à l'eau à ce moment crucial. Malheureusement, nous avons développé la croyance que

la valeur était dans la possession de l'argent et dans son accumulation. Nous devons redonner la priorité à ce qui est essentiel, c'est-à-dire ne plus se poser la question : « Combien je peux gagner en faisant ceci ou cela ? », mais : « Qu'est-ce que je produis ? Dans quelle quantité ? Pour servir quelle vision ? »...

Afin d'inverser cette logique, il nous faut abandonner nos fantasmes égoïstes et chimériques, car, aujourd'hui, la vie sur la planète est menacée. Nous devons considérer la richesse comme une œuvre collective, écologique et sociale. La richesse est, avant tout, la planète Terre valorisée par le travail des êtres humains. La monnaie n'est que la représentation de cette richesse. Est-ce légitime que ce soit une personne privée qui ait le pouvoir d'ouvrir et fermer le robinet ? Je réponds non. J'estime que l'argent doit être géré de façon collective par un organisme public. Pour

cela, tous les acteurs économiques, politiques et culturels doivent avoir une conscience du bien commun. Il faut tout faire pour que cette belle idée du bien commun cesse de dériver, car c'est l'âme de la démocratie, qui permet de se poser les vraies questions sur la santé, l'éducation ou encore l'empreinte écologique de la planète. Ce bien commun doit être compris, non pas à partir d'une optique nationaliste étroite, mais en tissant un lien indéfectible entre le planétaire et le local.

Quelles alternatives pouvons-nous envisager pour sortir de la crise sociale, financière et écologique ? Voyez-vous concrètement des solutions ?

Il faut retirer le pouvoir de création monétaire au système bancaire privé et le confier à la nation (ou une union de nations comme en Europe). Je dis bien la nation, et non au gouvernement afin d'éviter un usage abusif de ce privilège, comme cela s'est trop souvent vu dans le passé. Ce pourrait être la BCE (Banque Centrale Européenne) dont les statuts seraient révisés afin d'en faire une institution publique, indépendante des gouvernements, mais missionnée et contrôlée par le parlement. Dans ma vision, je verrais bien la création d'une nouvelle assemblée, complémentaire au parlement, constituée de citoyens tirés au sort dans chaque région, comme dans la Grèce antique. Une sorte d'assemblée populaire où les citoyens ainsi désignés siègeraient pour une période courte d'un an ou deux non renouvelable.

Ainsi, la voix des peuples pourrait mieux se faire entendre. Aujourd'hui, la volonté populaire est trop souvent ignorée par les élus – contrairement, à ce que la démocratie proclame ! –, comme c'est le cas, par exemple, sur la constitution européenne, la question de l'énergie nucléaire ou de l'utilisation des OGM en plein champ. Le fait de rendre la gouvernance de la monnaie au public permettrait d'ouvrir le « robinet » sur des critères prioritaires de bien commun alors que le privé ne peut le faire que sur des critères exclusifs de rentabilité et de solvabilité. Ainsi, se donnerait-on la pleine capacité de répondre au défi écologique et humain de notre époque, car la collectivité, créant la monnaie pour elle-même, serait affranchie des contraintes d'échéance et d'intérêts. Tout deviendrait possible dès lors que le principal souci des hommes serait de se demander ce que l'on doit et peut faire pour

**Donnez-moi le droit
d'émettre et de contrôler
l'argent d'une nation
et alors peu m'importe
qui fait ses lois.**

**Mayer Anselm Rothschild,
banquier**

rendre possible une suffisance bienheureuse pour tous sur cette planète. Vous voyez la différence ? Au lieu de réduire les choses à : « Qu'est-ce qu'on peut faire avec l'argent qu'on a ? », on pourrait alors définir : « Quel est notre rêve pour le bien commun ? » De là sortiraient des projets dont la réalisation n'aurait pour limite que la créativité humaine, les connaissances, les moyens technologiques, les ressources humaines disponibles et, bien sûr, ce qui est soutenable par l'environnement. Une fois ces points essentiels résolus, le financement ne serait plus un obstacle, quel qu'en soit le montant. Dans ma vision, les banques continueraient d'exister comme simples prestataires de services, principalement pour gérer les comptes et flux financiers, et seraient rémunérées pour cela en honoraires et non plus en intérêts.

Quelle est votre appréciation de la crise financière actuelle ? Que pensez-vous des prêts faits par les Etats aux banques en difficulté ?

Je suis contre, bien entendu ! Ces banquiers ont gagné beaucoup d'argent grâce au travail des autres, puis sont allés jouer leurs gains, comme des joueurs au casino. Et ils ont tout perdu. Aujourd'hui, ils disent : « Nous n'avons plus d'argent, aidez-nous car si nous coulons, vous coulez avec nous ! » Un peu comme si votre patron avait joué son entreprise au casino et demandait à ses employés de mettre la main à la poche s'ils veulent retrouver leur emploi. Le chantage

qu'exerce la banque sur l'Etat démontre combien la banque est toute-puissante dans notre système. Depuis des années, on nous dit qu'on n'a pas l'argent pour résoudre telle ou telle question, qui souvent met en jeu des milliers de vies humaines, et voilà que d'un coup ce sont des milliers de milliards qui apparaissent sur le seul prétexte que si la banque sombre nous mourrions avec elle ? C'est une insulte à l'humanité, une insulte à la plus élémentaire justice, une insulte à l'intelligence. Pour moi, nous ne faisons que reculer pour mieux sau-

ter. Ils retourneront au casino pour jouer exactement le même jeu. On nous dit que des mesures seront prises pour réguler tout cela, mais je n'y crois absolument pas ! Nous restons dans la logique du système. Cette crise aurait dû être l'opportunité de nous dire : « La gouvernance de la monnaie par le privé a démontré sa défaillance et sa folie. C'est une belle leçon. Il est temps, nous, collectif, de reprendre les rênes et d'imaginer comment nous pouvons faire mieux ». La question que pose la crise ne se réglera pas par quelques aménagements du système, car c'est le système lui-même qui est le problème.

Chacun d'entre nous avons vécu des crises au cours de notre existence. Pour traverser ces périodes éprouvantes, retrouver un équilibre et un sens à notre vie, nous avons dû mobiliser une énergie de transformation. Ce qui est vrai pour nous, individuellement, est vrai aussi pour la société. Je fais toujours le lien entre l'image que nous offre le monde avec l'image de notre monde intérieur. Je vois à l'extérieur, comme sur un écran en cinémascope, une immense caricature de nos dysfonctionnements et contradictions intérieures. Parfois, nous sommes extrêmement choqués par ce que nous voyons à l'extérieur, et même révoltés, alors que ce n'est que le reflet de choses qui se situent à des niveaux plus subtils à l'intérieur de nous. Cette crise est une véritable invitation à aller examiner en quoi nous alimentons ce dysfonctionnement extérieur, en quoi nous sommes incohérents dans notre attitude face à la vie.

Ce regard introspectif n'est pas incompatible avec la recherche d'alternatives à cette crise. Pourtant, tant que l'on reste uniquement dans la posture de celui qui veut colmater des fuites dans son usine à gaz, cela ne changera rien en profondeur. Il y aura d'autres fuites et, un jour, l'usine explosera. Nous devons découvrir quelles

sont les visions inappropriées qui ont créé cette situation catastrophique planétaire. En premier, ramener les choses à nous-même. Et, puisque l'actualité nous interpelle sur l'argent, et peut-être serait-il temps de nous demander : « Quelle place tient l'argent dans ma vie ? »... Prendre conscience alors que si je suis dans la dynamique de chercher ma sécurité dans le matériel, je donne un pouvoir et une valeur à l'argent qu'il n'a pas et ne pourra jamais avoir, quelle que soit la fortune que je pourrai accumuler. L'argent prend ma place, celle où je

pourrais trouver la vraie sécurité. D'un autre côté, si je suis de ceux qui disent : « Oh ! Pour moi, l'argent ne compte pas ! », peut-être suis-je en train de nier ma valeur et de m'interdire de prendre ma place dans ma vie, me satisfaisant d'être une innocente victime. La promesse de bonheur par le « progrès » est en train de révéler l'illusion qu'elle contenait. Quelle est l'illusion à laquelle j'obéis ? Quelles sont les valeurs que je sers ?

Je trouve cela magnifique que l'humanité soit confrontée à cette crise financière. Il y aura un chaos, certes, brutal et douloureux. Des personnes perdront beaucoup... et pas seulement de l'argent. La crise va se renforcer, mais elle est annonciatrice d'un avenir magnifique. Car si nous sommes éprouvés à ce point, c'est que l'être humain est prêt, mais il ne le sait pas encore....

Propos recueillis par Nathalie Calmé

**S'il n'y avait pas de dette
dans le système,
il n'y aurait aucun argent.**

**Abraham Lincoln,
Président des États-Unis**

Pour aller plus loin

Bibliographie

Les Aventuriers de l'Abondance (éco-fiction pour répondre aux défis du XXI^e siècle), éditions Yves Michel

Rendre la création monétaire à la société civile, éditions Yves Michel.

La Dette publique, une affaire rentable (en collaboration avec A.-J. Holbecq), éditions Yves Michel.

Une Monnaie nationale complémentaire (en collaboration avec A.-J. Holbecq, préface de Pierre Rabhi), éditions Yves Michel.

Internet

L'Argent Dette (1 & 2). Un (double) film pédagogique (52 mn et 1 h 30) de Paul Grignon visible sur :
<http://vimeo.com/1711304> pour le premier et
<http://vimeo.com/8088058> pour le second.